

Salma-Lou Najari

Spasmes amoureux

Collection PRISE 1 n° 128



Salma-Lou Najari

SPASMES AMOUREUX

Mille mercis à ceux qui ont nourri ce projet, il vous est dédié.

**Un recueil de
Spasmes amoureux**

Alors que je mourrais dans mon lit
on m'a dit,
« La vie fait les choses drôlement.

Elle nous enlève et nous donne
spasmodiquement. »

Je suis par éclairs.

La vie fait les choses drôlement.
Je n'aime pas son humour.

Peut-être
que je ne le comprends pas
encore.

Limites

La classe est assommée par une nouvelle notion : les limites.

Si l'on calcule la durée du travail d'un groupe d'ouvriers pour peindre une pièce par rapport au nombre d'ouvriers présents, on n'arrivera jamais à un temps nul. Autrement dit, peu importe le nombre d'ouvriers qu'on ajoute à l'équipe, même si on se rend à un million, il y aura toujours une fraction de seconde de travail nécessaire à chaque ouvrier. Dans ce cas, x , désignant la durée du travail, – tend vers zéro, mais ne l'atteindra jamais.

Alors que tous s'exercent à calculer ces limites, un étudiant atteint la sienne et relève brusquement sa tête. « Ça tend encore vers l'infini, tabarnak ? »

Toute la classe éclate de rire, moi y compris. En effet, ça tend encore vers l'infini, l'enseignante le confirme. Il est fier, replace sa casquette sur sa tête en souriant.

J'ouvre un biscuit *Dad's*. L'emballage de ces biscuits sont parmi les plus bruyants. Tout le monde se retourne et je grimace, gênée. Je croise le regard de l'étudiant audacieux à la casquette bleue. On se sourit.

Je mange mon *Dad's* et je divague.

$$\lim_{x \rightarrow \infty} je = 0$$

Cela voudrait dire que quand x est infini, je tends vers zéro.

Je ne serai jamais vraiment nulle...

Printemps

Les mouches

Le saviez-vous ?

Les asticots des mouches de la viande / vertes peuvent être utilisés par les entomologistes médico-légaux pour établir l'heure de la mort dans les cas de meurtre.

– Terminix Canada

Après cinq heures passées dans le pick-up noir, ce que je vois en poussant la porte de la maison est encore pire que la lenteur des autoroutes pour une famille décomposée en agonie. Des mouches.

Des mouches exponentielles, comme si la maison elle-même se décomposait. Ses entrailles sont molles et puantes, débordent de pus et de vers. À ce jour, la cause de cette infestation demeure inconnue. Notre pauvre demeure s'est peut-être ennuyée de nous, peut-être qu'elle nous reflète ; elle a survécu, de peine et de misère, à nos vacances au Saguenay.

On essaie de rire. Ha ! Ha ! Des mouches ! Ha ! Ha ! C'est dégueulasse !

C'est moi qui ai ouvert la porte de la maison la première. C'est moi qui suis sortie du pick-up la première, en claquant la porte. J'ai monté les marches des escaliers d'aluminium qui effraient tout le monde par leur apparente fragilité dans une frénésie proche de l'urgence. Je suis arrivée en haut des marches, essoufflée mais soulagée de me trouver dans un lieu sans connotation, indemnisé, sans saveur ni odeur particulière, il sent pourtant tout ce que je connais, tout ce que j'ai toujours connu : tellement il a vécu, il peut tout dire sans même parler. Ce lieu est rempli de mouches. Certaines s'envolent à ma présence alarmante, d'autres restent accrochées à la fenêtre, qui semble alors picotée de taches noires ailées progressant dans tous les sens. Je tape la fenêtre et je crie.

Je ne m'attendais pas à un tel désastre. Mon jeune frère arrive au même moment, et crie lui aussi. Plus d'une vingtaine de grosses mouches noires

volent bruyamment dans la cuisine. On se demande ce qu'il se passe.

« La maison a pourri », je dis.

« ... ou j'ai oublié une pomme dans le divan », il dit.

Si c'était la pomme, les mouches seraient plus petites, des drosophiles. Elles servent d'illustres exemples de métabolisme reproducteur simple dans les manuels scolaires, puisque leur ADN n'est constitué que d'un très petit nombre de chromosomes. Environ quatre paires, si je me souviens bien. Les mouches dans la cuisine sont plus complexes que cela. Ce qui nous survole ressemble davantage à un amas de bile noire. Elles sont l'image d'une famille dans un pick-up noir.

Je commence à tenter de les attraper, de les piéger sous un verre vide, comme je fais d'habitude. Il m'apparaît moins cruel d'imposer une peur temporaire qu'une mort abrupte. Ce principe moral auquel je croyais prend rapidement le bord. De toute façon, je me dis que les mouches finiraient toutes par rentrer dans la maison à mesure que je les ferais sortir. Je sors alors le vieux *Swiffer* vert de l'armoire sous l'évier et le hisse au-dessus de ma tête, pour rejoindre les quelques mouches qui se sont réfugiées au plafond. Je commence à les écraser comme si je nettoyait la maison. L'intérieur de leur corps est fait d'une matière puante, aqueuse et tiède comme le Saguenay. Je commence à me sentir mieux après trois mouches. C'est un massacre intrigant.

J'avais besoin de tuer.

Six motos

Le parc est un champ de bataille. Les enfants se mêlent et se démêlent alors que je supervise la survie de mon petit frère. Un jeune couple, à côté : « Combien on peut acheter de motos par année avec le coût d'opportunité des dépenses annuelles d'un enfant ? », il dit. « Peut-être six », elle dit. Mais à quoi ça servirait, elle pense, d'avoir six motos si on n'a pas d'enfants.

Tous les deux conversent, mais personne ne semble vraiment là, l'un veut partir, l'autre, rester. Quel gâchis, préférer six motos à une famille, des enfants, qui grandissent et deviennent des adolescents qui se cherchent jusqu'à la déraison, pour se trouver parmi certaines réussites, surtout des échecs. Elle lui pardonnerait cette idée désolante si elle l'aimait vraiment. Avoir six motos est impardonnable.

Elle fixe le ciel et les enfants. Un petit frère est accroché à la hanche de sa grande sœur, qui crie à l'autre frère, plus jeune, qu'il est l'heure de rentrer à la maison. Le deuxième n'écoute pas, le premier commence à pleurer. Non! Je veux pas rentrer! Il n'a pas encore appris qu'on a très rarement ce qu'on veut dans la vie. La grande sœur, elle, le sait et l'accepte. Le plus vieux des deux frères apprend encore à s'y faire. Elle s'avance vers la sortie du parc, le plus jeune en pleurs encore accroché à elle, malgré lui. Elle le fait sauter par-dessus une clôture, ce qui lui donne une impression d'aventure, un très étrange sentiment de maternité, et elle se surprend à penser à la fin du monde. Elle se sait assez forte pour sauver la vie de ses deux frères, ou du moins, les faire passer par-dessus cette clôture.

Non, mais six motos, ça n'a aucun sens ! Elle se lève frustrée, le regarde avec dégoût. Le soleil réfléchit sur le visage pâle de son copain comme sur le flanc d'un véhicule chromé. Absurde. Elle préfère se taire, je la vois plisser ses yeux pour mieux suivre les rayons du soleil, accompagnant leur disparition derrière les duplex avoisinants. Elle reconnaît ses cils embrassant son œil dans un miracle optique de kaléidoscope. Elle bat doucement des paupières et les couleurs dansent comme des rayons de lumière à travers les nervures d'une feuille, l'éclat d'une poussière agitée par le brouhaha des enfants.

Elle se désole devant sa propre histoire.

Dans le parc, des enfants s'entretuent pour une balle non loin de mon frère. De leurs cris et de leurs gestes, nous ne retenons qu'un murmure de jazz. Les notes vont et viennent au gré d'un hasard sans nom. Un jazz heureux, jaloux, triste et cristallin. Un jazz de cuivre dont le reflet rappelle le flanc d'un véhicule chromé. Il jappe : « C'est beaucoup, six motos, ça vaut la peine d'y penser, je pense. » « Bof... », elle dit en mourant un peu.

Le parc est un champ de bataille où les motos, le soleil, les cuivres et le jazz l'emportent sur l'amour. Elle l'a toujours su.

Misère de misère

Dans un cours de science, avec monsieur Gaudreault – mon pire cauchemar – je suis tombée amoureuse – mon autre pire cauchemar.

Complètement infatuée par mon apprentissage de la respiration cellulaire, je dévorais les exercices pratiques. C'est la perspective d'expliquer la matière à mon partenaire de table qui me motivait à tout comprendre. Ses questions, récurrentes, presque des reproches devant mon aisance parmi les moles, nourrissaient mon esprit du carburant le plus riche : l'espoir. Ne comprenait-il vraiment pas ? Ses questions sont souvent les mêmes... Je lui aurais expliqué la stœchiométrie des centaines de fois, mais il y a tout de même des limites. Cette dernière atteinte, il n'est pas fou de s'interroger sur les motifs ultérieurs de la personne à qui on explique amoureuxment les proportions stœchiométriques. Cherchait-il seulement un prétexte pour me parler ? Au fond, je m'en foutais. J'aurais atteint, avec lui, cette limite, et d'autres encore.

J'aimais qu'il ne comprenne pas, j'aimais qu'il m'appelle par mon surnom et qu'il me tape la main avec son stylo pour attirer mon attention. J'aimais ne pas parler trop fort pour légitimer la proximité de nos visages, tous les deux concentrés sur les exercices, et peut-être, peut-être seulement, nous rapprocher.

J'aimais coucher ma tête sur le bureau pour feindre l'indifférence quand il arrivait en classe. Je voulais simuler l'agréable surprise de le voir, avoir l'air de ne m'attendre à rien, surtout pas à lui. Je me surprénais, pourtant, de me voir, chaque fois, réellement surprise, amoureuse.

J'aimais quand l'insupportable monsieur Gaudreault lui posait des questions pour vérifier s'il était attentif, car je savais qu'il était occupé à regarder les dessins que je faisais dans nos cahiers de notes pour le faire rire.

J'aimais quand je pouvais remarquer quelque chose de différent sur lui, un nouveau chandail, une nouvelle tête, un nouvel air ; enjoué ou triste, parfois préoccupé, selon l'angle de ses sourcils, une tension dans ses lèvres...

J'aimais quand il me prenait par les épaules pour me secouer de ma lassitude que je justifiais par les trop nombreux devoirs qu'on avait à faire. En vrai, j'étais lasse de trop aimer sans retour. Ce que j'espérais le plus, c'étaient ses bousculades, qui me redonnaient un sourire que je n'ai jamais pu cacher.

J'aimais les laboratoires plus que tout. Les travaux en équipe où, misère de misère, je disais à mes amies, je suis prise avec lui... Il ne faisait rien, car il ne comprenait rien. Quand il croyait comprendre, tout de suite, il s'illuminait. Il était souvent dans l'erreur, mais parfois il était tellement sûr de comprendre que sa lumière me brûlait. Il me reprochait de ne pas nourrir l'étincelle qui s'enflammait en lui alors que je doutais de tout, de ses innombrables questions aux rires que nous échangeions. Je pensais mes brûlures pullulantes et amères, avec un baume ridicule ; je me disais que son éclat d'arrogance m'avait permis de me rapprocher de lui. La meilleure marque d'onguent est à base de chimère.

Misère de misère que je disais à mes amies. Pauvre toi, il est fou et méchant. Ne me plaignez pas pour ce qu'il me fait, plaignez-moi pour ce qu'il ne me fait pas.

Il m'arrive de repenser au cours de monsieur Gaudrault, aux moments de lumière, comme des éclaircies à travers mon univers sobre d'ombres, et à la langueur que j'ai cautionnée. Je regarde aussi les brûlures que j'ai gardées au visage, car jamais je ne me suis détournée de ce qui rayonnait. Je me regarde encore dévorer les moindres traces d'attention qu'il m'a portées. Je garde les souvenirs de l'espoir auquel je me suis accrochée, vidées de toute leur essence, devenues ternes comme des peluches trop aimées. Je ne les échangerai pas, mais je n'y retoucherai pas non plus, de peur de les souiller de ma maturité nouvelle.

Ce qui est resté intact de ce temps absurde, c'est que j'aime toujours les sciences.

Putsch du dimanche

Quand t'as faim, mange ton trou de cul ; tout le monde en a un.

– Fabian et Salma-Lou

Chez moi, la cuisine est habilement faite : la toilette se trouve juste à côté du four. Leur adjacence permet à des matins comme celui-ci de naître.

Le pain est sec et le beurre est froid. Mon frère et moi chialons contre les mornes toasts. Depuis quelques jours, elles semblent moins bonnes. Peut-être est-ce dû au changement de température, de l'été à l'automne. Cela affecte nécessairement la malléabilité des variables qui constituent l'équation fragile des toasts réussies.

Ma mère et son copain sont encore au lit, las. Ils n'ont pas la tête à manger ; ils ne se montrent pas enclins à participer à notre projet de remplacer les toasts par des crêpes. Nos goûts n'en valent pas la peine, paraît-il. Nous commençons à crier, pour faire comprendre que nous avons nos droits. Dans cette maison, on apprend vite que plus on parle fort, mieux les choses se passent. C'est un putsch.

Après avoir aplati les toasts et vanté les mérites des crêpes, on réalise qu'un coup d'État n'est pas nécessaire quand les dirigeants sont indifférents au peuple, au final. Cela ne les empêche pas de déclencher la guerre civile quand on sort la farine de blé entier plutôt que la farine blanchie. « On fera pas des crêpes avec de la farine brune, voyons, ça va être dégueulasse ! », ma mère dit. « C'est moins pire que des vieilles toasts à la pâte de pain », je dis.

On invite Ricardo, on commence les crêpes. La mère sort du lit et avec elle sa douce tyrannie. Sa recette est meilleure. « Il faut que trois fils s'écoulent quand tu sors la louche du mélange », elle dit. « OK, cheffe », je dis. Certaines personnes ont l'autorité facile, et infatigable.

Son copain, qui a orné de deux bagues en diamant les mains de notre cheffe, se lève à son tour. Il n'a pas le temps d'intégrer notre chaos qu'il s'énerve. « Tabarnak, la toilette est encore bouchée ». Le mélange à crêpes est encore trop épais. À ce moment, obtenir la texture de pâte parfaite est tout ce qui importe.

Quand mon frère à son tour se met à chialer. « Faut que je pisse », il dit. « Va pisser dehors », je dis. La cuisine inondée de soleil se change en basse cours où l'on jappe, meugle, caquète et hennis. Mon frère, trop lâche pour se soulever contre l'ordre qui règne ici, trouve utile de se retenir en faisant les crêpes. Je ne peux ni aider à déboucher la toilette ni aider à réaliser le déjeuner. J'écris cette chronique. Ma mère fait chauffer de l'eau pour la toilette, ménage la colère de son copain et orchestre les crêpes.

Le propriétaire devrait avoir honte, une toilette bouchée à tout bout de champ de même, ça se fait pas. Le gros estie. Il ne veut même pas payer quarante piastres pour réparer votre porte de garage. Passe-moi de la p'tite vache pis du vinaigre, m'en vais te déboucher ça.

« Tu vas mettre une petite vache dans la toilette ? », je dis. Mon frère rit et me dit que je suis conne en calculant les fils qui devraient s'écouler lestement de la louche lorsqu'il la sort du bol à mélanger. De la louche s'écoule un seul épais grumeau, il le fait mal ce con.

Je commente quand ma mère arrive de la salle de bain pour l'aider, avec la pâte et avec moi.

Par-dessus les reproches, les questions de pâtisserie et les bruits aqueux presque côtiers du copain dans la toilette, je me déplace discrètement pour saupoudrer un peu de poudre à pâte dans le mélange à crêpes-à-trois-fils-ni-plus-ni-moins. Commotion. Blasphème. La mère est outrée. Je devrai être punie avec autant de violence que ma trahison. J'essaie de me justifier, sur l'échafaud, de parler, le nœud encore assez lâche à mon cou. « Le père de Clara en met, lui ! De toute façon, il est trop tard, c'est déjà dedans. » Clara, c'est une amie qui ne veut plus me parler parce que je lui rappelle le temps où elle a voulu mourir. Je rêve souvent à elle. Aux crêpes de son père, aussi, au

goût moelleux et nuageux d'il y a sept ans. Le secret, c'est la poudre à pâte, il m'avait dit.

« On verra bien si c'est bon », je me dis. Je n'en ai même pas assez mis pour que ça change quelque chose, c'est purement symbolique. J'honore le souvenir de mon amitié avec de la poudre blanche.

Un braillement de rage sort de la salle de bain, plus fort que tous les nôtres rassemblés. Autre commotion. Le copain est en colère contre la toilette. Il sort de la petite salle de bain pour aboutir directement sur les lieux du crime, devant le four et les crêpes. Dans un enchaînement de lieux absurdes digne des rêves d'un fou, il observe mon frère retourner les crêpes, agonisant de se pisser dessus, espérant le retour d'une toilette fonctionnelle dans la crispation du visage, des jambes entortillées, il comprend l'urgence, retourne à la salle de bain, bien décidé cette fois à faire déboucher ce cauchemar. Il est plus que temps. Mon pauvre frère est trop gêné pour pisser dehors.

On entend la marée descendre au même moment où mon frère finit les crêpes, à la hâte. Tout se passe comme un soulagement.

On s'assoit à nos places respectives, déterminées aléatoirement il y a plus de 5 ans. Mon frère, soulagé, sort des toilettes qu'il a prises d'assaut et nous rejoint. Il s'assoit comme il s'est toujours assis, en tenant fermement les accoudoirs de peur que je lui retire son siège au dernier moment. Il a sûrement raison de se méfier. Il mange comme il a toujours mangé, en tenant de la main gauche un couteau qu'il n'utilise pas. Puis, il ne remercie personne comme il a toujours remercié ma mère pour le repas, cette fois dans une indifférence qu'il peut assumer pour avoir cuisiné les crêpes. Il se lève comme il s'est toujours levé, il dit :

« Bon ben, j'ai personne à remercier. »

Moi si, merci à mon frère pour les crêpes, merci à Fabian pour la toilette et merci à mère de nous avoir élevés comme elle l'a fait.

Merci à tous pour ce merveilleux matin.

Songe

Rêve I

Je ne pourrais me résoudre à conclure si un monde où on pourrait, par la pure conviction que l'on ne sera jamais heureux, demander l'aide à mourir est une utopie ou une dystopie.

– Une jeune fille malheureuse

Je marche dans un lieu qui ressemble à un mélange entre mon école primaire et mon école secondaire. On y ressent un inconfort que seuls les hôpitaux savent condenser. Une impression ambiante de maladie grave empeste l'air morbide ou trop de décès sont survenus dans un périmètre aussi restreint.

Ici, des âmes nous caressent les épaules de leurs ongles longs, se voulant rassurantes. On n'a pas eu le temps de les leur couper avant qu'ils ne meurent et, après, c'est trop tard, cela ne sert plus à rien.

Le plafond est trop haut ou le plancher trop bas. Les conduits d'aération en aluminium me surplombent, dans un souffle froid, métallique et stérile. Le bruit de l'air entre les grilles est familier, l'écho de leur grandeur également. Ils évoquent, dans la scène, un effet de réelle saleté.

Je marche derrière deux grands hommes et une mince femme, qui semble être une infirmière. Elle porte un uniforme pâle et sillonne les couloirs d'un pas trop décidé. Je les suis, sans encore savoir consciemment pourquoi. Je sais les suivre volontairement pourtant, je dois leur avoir demandé de l'aide, une information, un conseil. J'ai l'impression de leur devoir ma confiance. J'ai le sentiment très inquiétant d'avoir des comptes à rendre.

Dans les corridors animés où je marche inconsciente, je ne croise que les visages presque familiers de connaissances lointaines.

L'infirmière tourne à droite puis à gauche et encore à droite dans les nombreux couloirs qui étoilent l'immeuble. En la suivant, je me retrouve dans un local

aux néons jaunâtres qui émettent le même bourdonnement que celui d'une mouche noire. Je sens la froideur des vieux ongles descendre dans mon dos, m'accompagnant dans toutes les étapes de ma démarche. Je sais avoir une part de responsabilité à assumer dans ce qui m'arrive ; je m'attends à tout ce qui se passe. J'appréhende le pire : je ne sais plus me laisser surprendre.

C'est étrange, aujourd'hui, j'ai une boule au ventre comme un jeune enfant qui s'apprêterait à subir une terrible opération pour retrouver la santé ; il serait impensable de refuser la procédure, mais la table blanche recouverte du papier craquant où on lui demande de s'étendre est tellement froide...

Dans la même pièce, une chaise étrangement droite et large pose le mystère de son usage. Elle pourrait ressembler à une chaise de torture, ou à celle d'un gynécologue. Quand on s'y assoit, il est impossible d'appuyer son dos aisément. Le meuble est ainsi fait qu'il demande d'oublier toute idée qu'on peut se faire du confort.

Derrière moi se tient un garçon que j'ai beaucoup aimé quand j'avais quatorze ans, l'âge où l'amour est synonyme d'entichement. Il me regarde, toujours de loin. Sous l'éclairage glauque des néons, sa moustache s'agence à sa tuque Arc'teryx pour encadrer des yeux qui m'accusent du pire. En le regardant, moi aussi, dans sa désapprobation, sa pitié et son dégoût, je me demande, comme autrefois, s'il me trouve belle.

Je comprends finalement les méandres de couloirs, la chaise, le regard de Thomas et la honte en moi. J'achève le processus irréversible de m'enlever la vie.

Les démarches, je les ai toutes faites dans la volonté la plus pure. Je vis ma dernière journée, ma dernière heure, sans même y penser. Je ne me sens plus très bien, mes membres ne sont plus miens, je dois les rendre à la morgue imminemment et m'habituer à une existence sans corps. C'est comme si j'étais déjà morte.

Soudain j'essaie de reculer en panique. De grands hommes appelés par l'infirmière me retiennent pour me garder dans la salle glauque. Un dernier regard

adressé à Thomas ; je commence à pleurer. Je m'attends à ce qu'il fasse quelque chose, j'espère qu'il m'aide. Mais non, il se tient là, immobile, silencieux. Ses yeux qui trahissaient sa pitié expriment maintenant son horreur.

On m'assoit dignement sur la grande chaise. Je pleure en ouvrant mes jambes, exposant l'intérieur de mes cuisses à la lumière gluante. L'infirmière y injecte cinq milligrammes de morphine pour atténuer ma douleur de vivre. Quand elle pince ma peau pour planter l'aiguille, je me crispe.

Le lieu n'est plus aussi sombre, je suis engourdie comme si on m'avait frappée très fort et que je m'étais évanouie. Ma chaise est un trône d'où je regarde des connaissances aller et venir. La lumière est vive et chaleureuse ; on dirait le jour. Les visages du couloir me rendent honneur autour d'un brunch. Ils me disent des choses que je ne calcule pas, qui ne se mesurent à rien. C'est dommage. Elle était tellement jeune. Ils me parlent comme s'ils avaient raison, comme si j'étais déjà morte. La seule chose qui me différencie d'un cadavre, c'est que malgré mon silence, je pense encore. Je cligne très lentement des yeux. Je regarde les années de mon adolescence passer dans une procession de regrets. Les amies que j'ai pu garder sont jeunes, elles ne me connaissent pas encore.

Je ne sais pas par quel miracle je me retrouve ici, parmi elles, à la table où l'on mange. Je vacille, mais je ne crains pas de tomber. Le garçon que j'ai beaucoup aimé nous rejoint, s'assoit près de moi. C'est dommage qu'il ne me célèbre qu'au moment où je meure.

Il est plus beau que dans mes souvenirs.

J'appuie mes coudes sur la table où est servi le brunch mortuaire alors qu'il se remplit une assiette de pain doré. Je ne me sens pas triste de mourir, mais j'aurais aimé pouvoir parler un peu plus. « Peut-on tomber amoureux quand on est mort ? » C'est tout ce que j'ai pu articuler en balançant mes jambes engourdies. Il m'observe, la bouche remplie de pain doré imbibé de sirop, il fixe ce qu'il reste de lueur dans mes yeux. Je le lui demande, la boule au ventre, comme si j'avais fait quelque chose de mal :

« Tu m'aimes-tu ? »

Je n'ai pas eu le temps de me dire au revoir. L'angoisse extrême qui me tenait les entrailles et qui m'empêchait de respirer ne disparaît pas ; elle ralentit. Je regarde encore Thomas la bouche béante, me demandant s'il pourrait m'aimer. J'espère son verdict et je me sens pourrir dans l'attente. Il disparaît comme tous les autres, avec toute la lumière autour, dans un fondu au noir, comme la fin d'un mauvais film.

Je meurs en enfant pleine de remords.

Fast and Furious

J'aime pas ce film.

En fait, je l'ai jamais regardé.

Pourquoi ? C'est un bon film.

Moi non plus.
(Je t'aime.)

Le jeu de chasse de Rhéa

Ma cousine chasse l'original et le wapiti virtuellement. Elle utilise parfois une arbalète, plus souvent une Winchester 0.338mm. Le gun est plus efficace. Les wapitis tombent comme des mouches, elle dit.

Je l'ai vue jouer pour la première fois très tôt le matin. Mon chat nous avait toutes les deux réveillées, il ne s'était pas habitué au changement d'heure. Ayant abandonné l'espoir de nous rendormir, nous nous sommes levées pour jouer aux jeux vidéo. *The Hunter : Call of the Wild*. La vie sauvage nous a appelées à six heures du matin.

Nous étions toutes les deux assises en silence dans le salon éclairé par l'aube et la PS4 à la fois. La plainte insupportable de l'appeau à wapiti, le ronronnement du frigo dans la cuisine, les reniflements de mon frère dans sa chambre et mes commentaires à moitié chuchotés pour meubler le suspense. Cours plus vite ! Maudit, ton bâtard de chien lui a fait peur... Vise pas la tête, ça bouge trop.

À Pawnee, où l'on chassait le wapiti, il faisait gris. Une drôle de brume créait une ambiance endormie. Aucune proie ne se laissait voir. Elles semblaient cachées dans un rêve. Le charme onirique de l'image est peut-être un leurre de la fatigue. N'empêche que j'ai ressenti quelque chose de mystique et d'intrigant devant la brume cendrée et claire de l'horizon étendu contre la profondeur du vert de la plaine. Rien ne respirait dans les environs, sauf notre avatar, notre inutile chien de chasse (Goglu), et quelques lièvres. Ma cousine m'expliquait qu'il fallait utiliser des munitions d'un certain calibre pour chasser le lièvre, sans quoi on aurait une amende. « Ben, achètes-en », j'ai dit. « On n'a pas assez d'argent, et j'ai des dettes. C'est pour ça que je cherche un wapiti, pour le tuer pis le revendre. » Misère. L'angoisse de vivre nous suit partout.

Plus tard, Goglu, manifestement très peu discret, a détecté deux wapitis dans un jappement balourd et insistant. J'ai tenu à retirer les insultes que je lui avais lancées plus tôt, à tout bout de champ, car nous pourrions maintenant rembourser les dettes que nous devons à je-ne-sais-qui. Ma cousine a appuyé

deux fois sur le joystick droit et notre avatar s'est mis à se déplacer de manière furtive pour ne pas faire fuir nos proies. Quand nous les avons enfin aperçues, j'ai perdu la notion de la réalité. Les deux wapitis nous fixaient à travers l'écran. Magnifiques. Je ne voulais plus rembourser les dettes. Au plus grand malheur des wapitis, c'est ma cousine qui jouait. À six heures du matin, c'est la rage qui l'anime, pas l'émoi. Je me demande si ce n'est pas mieux ainsi. Se trouver prise d'empathie pour des wapitis virtuels, ce n'est pas productif.

Prisonnière de ma nature contemplative, j'ai regardé le premier wapiti mourir. Sa chute n'était pas naturelle, l'effet de réel du jeu a ses limites. L'avatar s'est mis à courir derrière le second wapiti, qui a été pris de peur. Goglu jappait comme un fou et la proie, apeurée, a très vite pris une longueur d'avance. Ma cousine, déterminée à l'attraper, a couru très longtemps. Je découvrais la profondeur du paysage. La brume s'est levée et il pleuvait sur la plaine.

À force de courir après le deuxième wapiti, qui s'est enfui trop loin pour qu'on puisse le tuer (en dehors de la zone de chasse, si on continuait, on aurait une amende), nous avons perdu le corps de celui qu'on avait tué plus tôt.

The Hunter : Call of the Wild dépeint la nature humaine dans toute sa splendeur.

Amy ou Helen

*J'ai grandi et je mourrai sur Lajeunesse, savez-vous pourquoi ?
Lajeunesse éternelle, quoi !*

– Mon père

Je me suis sortie de ma transe pour me plonger immédiatement dans une autre.

Je flattais et massais encore Pouf, mon chat saucisse, alors que des bruits de sabot ont résonné, dans la ruelle, ou dans ma tête. Je me suis crue folle. J'ai demandé, d'un regard, à Pouf, s'il avait aussi entendu. Il se tortillait de plus belle sous mes mains agiles, habituées à le gratter au bon endroit ; derrière l'oreille droite, dans le creux du cou et au centre des pattes avant, respectivement, dans un ordre établi, strict. Il n'a pas semblé avoir entendu les sabots, j'ai essayé de passer à autre chose.

Cataclap cataclap. Ça recommence. Il faut que je me lève, que je suive le son onirique, que je trouve l'origine de ma folie, que je me rassure de ne pas l'être, folle. Un écho dur et doux. Le bruit m'amène sur le balcon avant, donnant sur la rue. De ce balcon, je peux voir l'intersection des rues Villeray et Lajeunesse, un dépanneur et, en été, un arbre feuillu, grand, épais, garni. Là, l'arbre est vide, triste, le dépanneur et l'intersection sont gris, mais je ne vois aucun mammifère quadrupède à sabots. Je cherche malgré moi, un instant, je tends l'oreille dans un sentiment d'urgence. Pourquoi ces échos équins en plein hiver, en pleine ville ? Je me trouve naïve, peut-être même sottée, de penser trouver un cheval entre ces rues.

Je ne suis pas folle.

Une croupe de cheval de police, bien forte, et les deux pas que je l'aperçois faire coïncident avec les échos du fer sur le béton, que j'entends d'où je me tiens. Le bruit, comme l'animal, disparaissent derrière la garderie L'Escargot Futé, passé Lajeunesse, en direction du boulevard Saint Laurent.

Je voulais voir pour comprendre ; j'ai vu ; je comprends encore moins.

$$\lim_{x \rightarrow \infty} j e = 0$$

La sauveteuse

Tu as eu du mal à mettre un tampon la première fois ? Mettre un tampon te fait peur ? Tu as des difficultés à insérer un tampon dans ton vagin parce qu'il ne semble pas vouloir entrer ou ça te FAIT MAL quand tu essaies ? Si c'est le cas, tu as probablement peur de réessayer parce que tu te sens un peu bête, tu as peur de la douleur ou tu penses que la forme de ton corps est bizarre et que tu ne peux tout simplement pas utiliser de tampons. Bienvenue au club !

– Tampax Canada

En troisième secondaire, j'avais trois grandes peurs : la solitude de mourir à la maison, l'humiliation de mourir à l'école, et l'eau. La dernière m'a été imposée. Depuis mon cours de sauvetage aquatique, j'ai une peur irrationnelle de l'eau. Je déteste les profondeurs.

Ce cours abominable faisait partie de mon curriculum scolaire obligatoire. Nous devions, trois fois par semaine, simuler des situations de sauvetage où les victimes sont violentes, prises de panique, et tentent malgré elles de nous faire couler pour survivre. Après il fallait plonger pour récupérer des trombones dans le creux, à quatre mètres de profondeur, sans lunettes. Je ne savais ni ouvrir mes yeux dans l'eau ni protéger mes tympans de la pression qu'on me mettait.

J'ai appris que pleurer dans l'eau permettait de le faire en toute discrétion.

J'ai aussi appris que j'étais anormale car ne je pouvais me résoudre à mettre un tampon.

J'ai tout essayé. Les grandes respirations, le miroir, les vidéos YouTube... Quelque chose m'empêchait d'insérer l'applicateur et d'éjecter le tampon à l'intérieur de moi. Je n'en avais pas vraiment envie, cela, en fait, me terrifiait. J'ai fini par penser que j'étais la source du problème, que je n'avais pas de vagin, que le sang de mes règles était imaginaire.

Il ne l'était pas, et la sauveteuse en moi le redoutait. Comment une sauveteuse peut-elle sauver des gens si elle a ses règles, et qu'elle ne porte pas de tampon ? J'ai déjà vu une fille se baigner sans en porter, et quand elle est sortie de l'eau, le sang a coulé jusqu'à ses pieds, et a laissé derrière elle des empreintes de pas rouges imprimant sa honte tout autour de la piscine.

Une femme incapable de se rentrer un bout de coton entre les jambes. J'aurais voulu en avoir la force, mais le sentiment d'être obligée de le faire bloquait le passage du tube mauve en plastique jetable-non-réutilisable-facile-à-rentre-imaginer-dans-mon-temps-ils-étaient-en-carton.

Sur YouTube, on dit toujours la même chose : respire et pousse vers ton coccyx. Ne sers pas les muscles. Ne laisse pas le stress prendre le dessus. Prends ton temps et utilise un miroir pour mieux voir.

J'ai abandonné dès qu'il était question de respirer.

Je manquais les cours de sauvetage une fois par mois, et je passais le reste de mon temps à exécuter les manières de la sauveteuse en angoissant.

Qu'arriverait-il si, par tous les malheurs, les misères des misères, je laissais derrière moi des traces de pas rouges après avoir sauvé une vie ? Mes pieds en sang qui me suivent comme une présence écarlate.

On aurait vu que j'étais une femme. On en aurait parlé un peu, et on serait passé à autres choses.

Hier, j'ai cherché dieu.

J'étais si triste que je me suis mise au lit dans le seul but d'oublier mon cœur. Je voulais m'euthanasier. De terribles souvenirs, de l'amour pur, mon opium. Je me revoyais à bord d'un pick-up, sa douce main sur ma cuisse, la mienne sur la sienne. Devant le miroir je me voyais touchée et caressée par celui qui m'aimait. Je me voyais à la table d'une cuisine, sous un luminaire au prix exorbitant, m'enduire de ce qui semblait alors être ma place. Je me voyais regarder un *gummy bear* grimper sur moi, animé par la main qui m'a fait frémir tant de fois. Je la regardais escalader ma cuisse et faire des cabrioles sur mon ventre pour finir son parcours sur ma bouche, m'embrassant.

J'étais dans un monde parallèle au mien.

J'ai failli mourir en y pensant ; je le sais, je vais disparaître, enterrée vive, dans la mémoire de celui que j'ai aimé. Pour survivre, je me suis mise à chercher dieu. Il pourrait m'aider à m'endormir. Je n'ai pas vraiment d'idée ni d'image de dieu habituellement, mais ce que je cherchais me demandait de m'interroger sur mes orientations spirituelles.

Je ne pense pas être catholique. Je n'aime pas l'idée de Marie, la parfaite, la blanche, l'intouchable pureté de marbre. Je ne peux pas me reconnaître dans une religion qui n'idolâtre que ce qui est parfait. Cette conjecture m'amène rapidement à éliminer toutes les autres religions que je connais.

Je pourrais prier ma grand-mère. Ce serait hypocrite, elle n'est pas encore morte. Si je voulais lui parler, je n'aurais qu'à l'appeler, mais ce que je lui demanderais alors serait impensable, impossible, et relèverait du surnaturel. C'est injuste pour elle. Je crois que ce qu'on appelle quand on prie ne doit pas être du même monde que le nôtre ; la prière doit être faite de la matière même de l'espoir. Ma grand-mère, par exemple, prie mon grand-père.

Je pourrais le prier, moi aussi. Une fois, alors que je me décomposais dans son divan fleuri, ma grand-mère m'a montré la dernière photo qui a été prise de l'amour de sa vie. Il avait quarante ans. C'est la même photo qu'on a affichée

lors de son enterrement, elle m'a dit. Comme elle en possède plusieurs exemplaires, j'ai été invitée à l'emporter avec moi, et l'ai toujours gardée précieusement. Je l'ai accrochée près de mon lit, sur un tableau de liège, entre les billets des pièces de théâtre qui m'ont marquée et les cartes de souhaits qui m'ont touchée. S'il regarde, d'où il se tient, ce que je fais dans ma chambre, il m'a sûrement déjà vue embrasser quelqu'un pour la première fois et perdre ma virginité. Je me souviens comment on a ri quand on s'est rendu compte qu'on avait fait l'amour sous une photo de mon grand-père.

– Qu'est-ce qu'il va penser de nous ?

– Il doit se dire qu'on va bien ensemble, j'ai dit.

« Allô... Je sais que je ne t'ai jamais vu, qu'on ne se connaît pas. Même ma mère n'a pas de souvenirs de toi, mais je me demandais si je pouvais te demander un service... Premièrement je veux m'excuser de ne m'adresser à toi que quand je suis triste. En échange du service que je m'appête à demander, je promets de te remercier quand je suis heureuse, ou de simplement t'en faire part, même si, selon Babi, tu vois tout... Si mes états d'âme t'ennuient, tu peux arrêter de m'écouter, ou faire semblant, je ne t'en voudrai pas. Je ne le saurai pas, de toute façon... Je voudrais être heureuse. »

Je m'arrête net. N'est-ce pas un souhait intrinsèque à la condition humaine ? Demander cela, et si ça fonctionnait, ce serait ne plus être humaine. J'aurais l'impression d'avoir triché ou d'avoir eu trop de chance. J'aurais probablement honte. Du bonheur, ce n'est rien sans son contraire...

« Désolée, je ne peux pas demander ça... Je ne sais pas ce qui m'a pris. On traverse tous des moments de désespoir. Je ne sais pas vraiment ce que je veux, en fait. J'ai juste besoin de croire. Je ne te demande rien, tu n'as rien à faire. Je vais croire que tu existes dans ma tête, je vais croire que je vais aller mieux un jour, je vais croire tout ce que ma grand-mère me dit sur toi, ce que je sais de l'amour, je vais croire au bonheur, je vais croire que lorsqu'on mourra, on finira tous comme toi, survivant dans la mémoire des autres... Je vais croire. »

Le silence des agneaux

Comment on débarre tes putains de portes ?

– Un mort

Mes draps ne sèchent pas. L'air de décembre est trop humide. Celui qui traverse les jours entre Noël et le jour de l'an. Un froid inutile. Qui ne réchauffe pas quand on rentre à la maison. Il reste accroché aux cheveux de ceux qui en ont. S'infiltré sous la peau, dans les os. Mes draps ne sèchent pas.

Cela fait trois jours que je dors sans draps. C'est samedi matin, il est midi. Je n'ai rien d'autre à faire que regarder mes draps sécher jusqu'à la prochaine pluie. Je les étends sur la corde à linge. Je me dis que ce sera mieux ainsi.

Les cannetes chromées de la veille m'encerclent comme un miroir me déformant. Le ciel est bas, pesant. Je ressens une migraine, presque une nausée. Un sac en plastique craque au vent. Je n'ai pas froid, pas maintenant. Je me convaincs que je me ressource ; je m'emplis de ce qui n'est pas moi. De l'air frais, des songes. Je fais le plein d'extérieur.

•

Avant qu'elles ne soient vidées, les cannettes de la veille ont fait vomir mon *crush* sur la table du salon. Il ne tient pas bien son alcool. Nous n'étions que quatre. Nous avons tous tenu notre alcool, mais pas lui.

Je bois et je fume car c'est la fête. Je ne bois pas souvent. Je fume plus qu'occasionnellement, moins que régulièrement. C'est la deuxième fois sur trois ans que je célèbre l'anniversaire de la fête. C'est un prétexte pour nous voir et célébrer. S'enthousiasmer de quelque chose. J'entretiens cette naïveté, par moments, avec beaucoup de tendresse. Jusqu'à ce que quelqu'un vomisse sur la table de mon salon.

Je visitais les toilettes pour la énième fois de la soirée. Avant même d'avoir le

temps de revenir au salon, j'ai entendu un bruit visqueux suivi d'une question rhétorique que j'espérais ne pas entendre.

– Qu'est-ce que tu viens de cracher, le gros ?

– De la bave et de la bière.

Rires. Dégoût. On l'escorte aux toilettes où il s'isole dans la honte pour expier ses péchés. J'ai très peu de pitié pour ceux qui ne connaissent pas leurs limites et qui tachent, en conséquence, le portefeuille de mon frère laissé naïvement sur la table du salon, par habitude.

J'espère que la vomissure n'a pas pénétré les coutures et je remercie inconsciemment a pensé imprimer les billets canadiens en matière imperméable alors que je nettoie tout ce que je vois avec du lysol.

Celle dont c'était l'anniversaire ramasse la plus grande partie du vomi pendant que je geins. Je l'aide mais je gag à mon tour. Je dis à la blague que je ne peux ramasser le vomi que de ceux avec qui je partage mon sang. La fêtée me raconte ses épisodes multiples de ramassage de renvoi pendant que je lui fournis assez de lysol, des kleenex, de swiffers et de javel pour l'enterrer vive. J'essuie et ré-essuie les meubles du salon avec un lysol et de l'eau de javel, comme si l'abus était contagieux.

Le troisième, qui n'est ni mort ni fêté, nous laisse comprendre qu'il est plus pompette qu'on ne le croyait quand il commence à parler d'autres langues. Il veut de l'eau. « Quiero un vaso de agua ». Il demande à celui qui a vomi s'il est mort dans la toilette. « Bist du tot ? » Aucune réponse. Le mort dort.

Je me croyais au bout de mes peines quand la fêtée a eu besoin d'aller aux toilettes. Il fallait déplacer un corps haut de six pieds sans équilibre ni amour propre. Nous avons pensé le déplacer dans le salon grâce à de multiples serviettes que j'avais glissées sous ses genoux, mais il s'est miraculeusement rendu par lui-même dans la cuisine pour se recoucher, une résurrection spontanée d'une durée d'à peine deux pas qui a conduit le corps entre le four et

l'ilot, dans les miettes des repas passés et de la litière que mon chat traîne avec lui.

Je le laisse là, comme ça. Je me dis qu'il est mieux de le voir vomir dans un chaudron, le cou tordu, que de le faire marcher encore. La fêtée s'inquiète, le couve, lui demande, « Ça va ? ». Je connaît assez les états seconds pour savoir que c'est inutile de lui parler, que tout ce qui peut sortir de lui est visqueux et bruyant. Il ne se souviendra de rien.

Je crois que nous ne partageons pas les mêmes croyances. J'aimerais croire que ceux qui abusent de l'alcool sont reconnaissants du soin qu'on leur accorde, mais je sais – par expérience – que ce n'est pas vrai. On ne peut que survivre.

Pour survivre nous-mêmes, on s'est mis à parlé de potins. Le trilingue a, sans le faire exprès, avoué qu'il avait déjà sorti avec une fille. La fêtée a déclaré la guerre, outrée, hors d'elle, de ne pas l'avoir su avant.

Elle dit, ne se croyant pas elle-même, « Mais t'as une ex et je le savais pas... »

Il répond à la manière des écrivain français quand ils feignent l'indifférence à la vie et la mort « Et puis... Et puis. *Et puis ?* » Il prend une gorgée de bière 10%. « l'm still vierge. Ha ! putain, je m'en suis renversé dessus. »

La fêté continue ses reproches. Il appelle confusément à l'aide celui qui n'est plus parmi nous, couché par terre, la tête dans un chaudron. « Défends-moi... Hey, défends-moi... qu'est-ce qu'y fait lah »

« Je peux pas croire que t'as une blonde et tu me l'as pas dit. »

« J'en ai plus lah... Je suis tout seul avec mon piano. »

Je leur avais dit, avant qu'ils arrivent, que la maison devait être calme à minuit, pour les voisins. On fêtera encore demain. J'ai élevé le corps mort de la cuisine jusqu'au salon comme du bétail. Il s'est recroquevillé au-dessus du chaudron, comme un agneau blessé et malade.

Les deux autres sont partis, l'un m'a dit en espagnol de prendre soin de son ami, l'autre à doucement dit « bye » au cadavre dans une caresse. J'ai contem- plé sa naïveté sans mot dire.

Silence. Je recouvre le corps mort d'une couverture rose songeant au suaire de Turin et m'imaginant en Véronique essuyant le visage du Christ. Raide dans mon lit, je pense à toutes les catastrophes qui pourraient arriver, de la plus pro- bable à la moins croyable. Il pourrait vomir à l'extérieur du chaudron, s'étouffer et mourir, se réveiller et tenter de me violer. Aux soucis absurdes je trouve des solutions irrationnelles : s'il vomit hors du bol, il y a les serviettes, il ne mourra pas étouffé car son vomi n'est pas épais ni grumeleux (cela je l'ai appris dans mes cours de sauvetage), et finalement, dans ma chambre, j'ai de nombreuses armes potentielles. Je m'endors avec une oie en céramique entre les mains.

Vers trois heures du matin, il a tenté de partir aussi furtivement qu'un bichon. Il n'a pas réussi à débarrer la porte. Je me suis levée pour lui ouvrir et lui souhaiter bonne route. Quand je suis retournée dans le salon, le chaudron était encore plein de bile, sur la table. Je l'ai rempli d'eau de javel et suis allée me recoucher.

•

Mes draps ne sont toujours pas secs. Je les regarde balloter dans le vent humide, assise droite comme un moine, un café fumant entre les mains. Je respire l'air de fin d'année et me demande s'il va pleuvoir.

Duplex

Je vois mon père au métro Jarry, il se dirige vers notre maison avec mes deux frères. Je choisis de fuir.

Mes promenades sont de plus en plus longues. Je m'aventure de plus en plus loin dans Villeray, dans la petite Italie, dans Parc Ex, dans Ahuntsic... Je suis une consommatrice avide de ruelles. Je pensais alors que j'allais voir des choses sans réaliser qu'en fait je refusais d'en voir d'autres.

Je refusais de voir les lunettes noires de mon père et ses yeux percer à travers les verres, noirs et acérés. Je refusais de les voir percer mes frères. Je fuyais dans les ruelles. Je ne me sentais pas exactement libre, mais je pouvais au moins tourner en rond et détourner les yeux.

Une odeur de lessive sucrée ; le cliquetis des cuisines; une terrasse décorée d'autant d'arbres que de petites lumières.

Les larmes me montaient souvent aux yeux. Comment le contraste entre l'ex- trémité d'un duplex et le ciel crépusculaire peut-il être aussi beau ? Chez moi, le ciel n'existe plus.

De là est né mon amour pour les duplex. Je me suis mise à les dessiner, à les imaginer, à les visiter même, mais seulement une fois, et je me suis fait prendre.

Des escaliers menaient au toit de l'un d'eux, j'y suis montée. Comme seconde à moi-même, je n'avais d'autre but que d'entrevoir l'horizon. Un homme est tout de suite sorti sur son balcon. J'ai fait semblant d'être perdue, et me demande aujourd'hui si c'était vraiment un jeu. Il m'a demandé s'il pouvait m'aider sans vraiment sembler le vouloir, plutôt méfiant. Je cherche quelque chose, j'ai dit. J'ai un rendez-vous sur cette terrasse. Avec Joanie ? Non, pas Joanie, j'ai dû me tromper de terrasse. Est-on sur la rue Chateaubriand ? Non, vraiment pas, on est sur Saint-Denis.

Où est-il alors ? Où est-ce que je peux trouver le ciel ?

Physique

Modélisation : le pendule simple. On s'intéresse dans ce texte au mouvement d'un pendule simple. On considère ainsi une bille de masse m assimilée à un point matériel, reliée à un fil rigide, inextensible de longueur et de masse négligeable. Dans un premier temps, on néglige les forces de frottements subies par la masse au cours de son déplacement. On note θ l'angle entre la verticale et la bille et on se place dans le repère mobile ($\sim er, \sim e\theta$) lié à la bille.

– Université de Toulouse, Faculté des sciences et ingénierie – Introduction à la modélisation

La physique est concrète. On évalue la relation entre l'oscillation de pendules et le temps qui s'écoule avant qu'ils ne s'immobilisent. Cela se mesure à la gravité. Je tue le temps alors que les billes roulent et s'enroulent dans ma tête. Ma grand-mère est dans un coma profond et je ne sais plus rester seule avec moi-même. Une amie m'a invitée à l'accompagner dans son cours de physique. « Reste, c'est le fun, ça va être drôle », elle dit.

Hilarant.

Je n'ai jamais aimé la physique. C'est trop vrai, c'est trop grave. Le temps qui passe et les voitures qui foncent tout droit dans un mur ne m'intéressent pas. Les mathématiques sont plus abstraites, comme un langage. La physique explique ce qui meurt, les maths, l'infini.

Au tableau, deux cubes. L'un est bleu, l'autre vert. On dessine une spirale – qui représente un ressort – entre les deux. J'imagine que l'on va calculer la force exercée sur le ressort par rapport à la masse des cubes. Je fixe une pendule dessinée rapidement au tableau par le professeur. Des lignes pointillées, des angles de divers degrés, des lettres grecques. Je cherche des réponses. Je pense à ma grand-mère qui respire toujours, qui bientôt ne respirera plus. Les cubes, les pendules et les soupirs s'harmonisent.

Elle n'a pas besoin d'un respirateur artificiel. Personne ne comprend. Elle devrait être partie depuis des jours. Elle s'entête. « Old habits die hard », a dit l'infirmier.

« La force dans la corde de la pendule est équivalente à la formule du travail : les masses n'ont aucune importance ». Je ne comprends rien et tout à la fois.

0.031 m/s est la vitesse d'oscillation de la pendule d'une horloge dans le problème numéro cinq. On l'appelle « pendule simple ».

Abominables pendules. Elles scandent le temps dans le rythme presque cardiaque que prend chaque seconde. À peine avons-nous le temps d'en entendre une s'éteindre que la prochaine tique ou taque. Nous vivons dans le passé. Nous naissons perdants pour mourir gagnant. Un dernier bruit, très sec.

0.031m/s désigne la distance de trente-et-un centimètres entre chaque seconde.

Trente-et-un centimètres entre « tic » et « tac ».

Trente-et-un centimètres entre le passé et l'avenir.

Entre les deux, rien.

Reposant.

Le silence a duré une minute quand ma mère et ma tante ont déposé une photo sur le cœur de ma grand-mère mourante. Soixante secondes en hommage à mon grand-père, lui dans un portait tiré d'un signet funéraire. Un bel homme de quarante ans, italien, presque chauve, souriant. La photo est de couleur sépia. Un silence d'une durée d'une minute pour son mari, son âme sœur. Elle cesse de respirer. Retient son souffle. Ma tante et ma mère aussi, de peur et d'espoir d'avoir donné à leur mère ce qu'elle attendait pour mourir : le souvenir de l'amour dans une toute petite photo sur sa poitrine.

Je suis assise dans une classe sans fenêtres, « pour le fun, ça va être drôle ». Ma peau semble jaune sous les néons. J'y reconnais le corps étendu de ma grand-mère. J'attends un appel qui me dira si elle a vaincu les lois de la physique, l'oscillation des pendules et le reste. Je me casse le cou, assise, inconfortable. Je ne peux pas répondre aux questions du professeur. Je suis une intruse ici. Je regarde les pendules, celles de l'horloge, celles tracées à la craie. Je souris. Je ne comprends rien. J'attends l'écho d'une réponse.

Soixante coups. Et mille-huit-cent-soixante centimètres hypothétiquement parcourus par la pendule du problème numéro cinq. Le silence est quelque chose de flottant. Le temps lévite ; il a la couleur brunâtre de la petite photo et le son de l'écho qu'elle laisse. Au soixante-et-unième coup de l'horloge, ma grand-mère respire. La pendule oscille toujours, impitoyable, narguant le silence, brisant son propre écho.

SPASMES AMOUREUX est le cent vingt-huitième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Salma-Lou Najari et le CANIF,
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2024.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2024
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Illustration de la couverture : Yasmine Redouani